

**OUMAR EL FOUTIYOU BA**



***RIFI SUR LA***  
**Canebière**

**15 EDITION**

OUMAR EL FOUTIYOU BA

**RIFIFI SUR LA CANEBIÈRE**

IS EDITION

© 2013 - IS Edition

Marseille Innovation. 37 rue Guibal

13003 MARSEILLE

**[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)**

Couverture : UP Communication / IS Edition

Crédits photos : Oxlock / Irina Solatges

**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS SUR FACEBOOK ET TWITTER :**

**[www.facebook.com/isedition](http://www.facebook.com/isedition)**

**[www.twitter.com/IS\\_Edition](http://www.twitter.com/IS_Edition)**

À ma famille (grande et petite),

À Hady, Falex, Moussa et tous mes compagnons Cefebiens,

À Yaya et War, qui m'ont aidé à la relecture,

À tous les Marseillais, sans qui mon séjour dans cette ville  
n'aurait jamais été aussi beau qu'il ne l'a été,

Et enfin à vous chers lecteurs,  
qui par votre lecture donnerez vie à ce roman.

# L'INVISIBLE DE LA LIGNE 2

**CONTRAÎNTE D'ÉCRITURE :**

**CONJONCTIONS DE COORDINATION NON UTILISÉES**

**(MAIS, OU, ET, DONC, OR, NI, CAR)**

## ***UN REPRENEUR INTRANSIGEANT***

L'homme filait le bandit depuis quelques minutes déjà dans les ruelles sinueuses de la ville. Ils marchaient l'un après l'autre dans Cassis, ville qui brillait de mille feux, attirant les célébrités de Marseille qui venaient y chercher un peu de cette sérénité qu'ils n'arrivaient pas à trouver dans la deuxième ville de France.

Ils étaient tous deux de grande taille, le suiveur arborant une crinière d'un blond aussi pur que l'était la rousseur de l'autre. L'un marchait dans les pas de l'autre comme s'ils allaient vers la même destination avec un rythme synchrone. Dès sa sortie du Coq Doré, le personnage pris en filature s'en était rendu compte, instruit par son expérience des favelas de Rio de Janeiro, la ville d'origine de ses parents, qu'il avait quittée avec toute sa famille il y a une trentaine d'années.

Riccardo Torres, Ric pour ses amis, avait grandi dans un milieu hostile dont il s'était sorti haut la main. Entré dans la vie avec un avenir de misère qui lui pendait au nez, il avait réussi à inverser le cours des choses, forçant le destin. Torres se résolut à attendre le quidam qui le suivait. Celui-ci ne devait sans doute pas savoir à qui il avait affaire, sans quoi il n'aurait pas commis pareille hérésie. Il se promettait de lui infliger la correction de sa vie.

S'engageant dans la rue qui se présentait à sa droite, Ric s'engouffrait aussi vite qu'il pouvait dans le renforcement d'un immeuble aux formes concaves, se faisant tout petit. L'attente ne fut pas longue. Son suiveur s'avavançait lentement dans la venelle avec une prudence digne d'un Sioux sur le sentier de la guerre.

Ric n'était pas pressé pour un sou. La patience était une force chez lui. Il attendit le moment le plus propice puis bondit sur sa proie tel un lion affamé sur une gazelle suicidaire. Il faut croire que son poursuivant avait un sixième sens aussi développé que celui d'un félin puisqu'il s'écarta dès qu'il entendit le léger frémissement de l'air au mouvement de l'homme qu'il pistait.

Ric se réorienta d'une reptation du corps, projetant son pied vers l'abdomen de son adversaire qu'il découvrait pour la première fois dans toute son envergure. Sa stupéfaction était sans borne face à l'homme, un Marseillais qu'il connaissait de vue. Celui-ci était d'une taille plus élancée que la normale. Pourtant, il esquiva facilement en s'écartant d'une rotation vers la droite tout en lançant dans le même temps sa main gauche en direction du cou de l'assaillant. Le coup imparable toucha Ric qui se tordit de douleur, le souffle coupé. Il était en colère, même s'il ne pouvait s'empêcher d'être un peu admiratif de son vis-à-vis qui avait réussi ce que beaucoup n'avaient fait que penser en rêve. En une dizaine d'années, personne n'avait pu le battre à la loyale.

— Ric, je t'offre mon amitié, énonça sentencieusement l'homme qui venait de le frapper. Je viens vers toi désireux d'avoir une discussion à propos de choses qui nous seront profitables à tous les deux. J'ai essayé de te joindre à travers Dédé, il y a quelques temps. En vain !

— Ah, je vois, dit simplement le forban qui n'en revenait toujours pas. Ric était très physionomiste. Je comprends tout maintenant, reedit-il avec un rictus aux lèvres. Monsieur débarque incognito, voulant tout régenter. Crois-tu trouver ici des bras cassés pour nourrir tant d'ambition ? Cassis, ça a toujours été ma ville.

— Je sais, c'est pourquoi je te propose de racheter ton fonds de commerce en t'offrant un emploi peinarde dans mon organisation.

— Une organisation, répéta Ric en ricanant. Quelle organisation ! Personne ne te connaît sale raclure ! jeta-t-il avec un certain mépris.

— Détrompe-toi. La dope à Marseille c'est moi. Dans le milieu, on m'appelle... l'Invisible, prononça-t-il à mi-voix comme pour préserver un secret bien gardé.

— Toi ! s'exclama Ric en écarquillant des yeux. Tu veux dire que c'est toi qui as tué Momo ? fit-il avec un ton interrogateur en jaugeant l'autre.

Momo, dit le Maltais, était comme lui un rescapé de la vendetta ayant décimé le clan Guérini, le grand parrain de la pègre marseillaise qui employait leurs paternels. Ayant grandi ensemble dans le premier cercle du patriarche du clan, ils avaient su se mettre au service des nouveaux maîtres du mitan, profitant de leur connaissance des arcanes des milieux interlopes pour gérer l'un le périmètre Cassis-La Ciotat, l'autre Marseille. Il va sans dire que cela n'allait pas sans le paiement d'une forte commission à la nouvelle régence.

— Oui moi, opina le plus simplement du monde celui qu'on appelait l'Invisible. Un regrettable accident. Ce que je t'offre, c'est une association. « Gagnant-gagnant » comme on dit de nos jours

Ric ne répondit rien. Il savait déjà à quoi s'en tenir sur l'homme qu'il estimait aussi dangereux qu'un serpent à sonnettes. « Voyez-vous cela ! » pestait-il intérieurement, dévisageant l'homme culotté qui voulait s'implanter chez lui, en le prenant pour un vulgaire sous-fifre.

L'Invisible était un criminel ayant récemment débarqué à Marseille, sur lequel personne n'était encore arrivé à mettre un visage, qui avait réussi le tour de force de contrôler le trafic de stupéfiants dans la cité phocéenne, supplantant le Maltais qu'il avait mis hors-circuit. Il avait adopté une stratégie originale qui faisait sa force. Celle de s'appuyer sur les chefs de réseau sans jamais apparaître au grand jour. Ric était convaincu qu'il n'avait rien à attendre de cet homme à l'ambition dévorante, c'est pourquoi il avait vite fait son choix.

Désinvolte comme s'il allait poursuivre la discussion entamée, le Cassidain, d'un mouvement supersonique, lança ses deux doigts en direction des yeux de son interlocuteur. Nul n'avait jamais réchappé de cette traîtrise que Ric avait expérimentée



avec succès à plusieurs reprises dans sa chienne de vie. Pourtant, l'Invisible réussit à esquiver le coup en s'inclinant en arrière comme ne savait le faire que le cobra royal prêt à frapper. Il enchaîna en opérant un pivotement simultané dont la fonction principale était de donner plus de puissance au maître coup qu'il administra de façon enthousiaste, dans les bijoux de famille de Ric, lui rendant ainsi le coup de pied de l'âne.

Ric savait maintenant à quoi s'en tenir sur l'homme dont il était à présent convaincu qu'il maîtrisait la science du combat rapproché. Il n'avait pu amortir le choc du dernier coup qu'en rentrant le ventre, tout comme son maître de kung-fu le lui avait enseigné. Son adversaire ne lui laissa guère le temps de se reprendre tant il agit avec vélocité. Il fondit sur Ric comme un tigre de Bengale sur l'imprudent touriste, lui administrant un atemi sur la tempe qui faillit l'assommer. Il poursuivit son attaque foudroyante en le soulevant pour le jeter contre le mur. Le Cassidain essaya désespérément de s'agripper à quelque chose, en vain. Ses mains griffaient le visage de son adversaire tandis que ses doigts se refermaient sur quelques cheveux. Chose sans importance pour lui de toutes façons puisqu'il ne ressentit même pas la douleur qui dût accompagner la rupture de ses os, craquelant face à la violence du choc mat de son corps contre le mur de béton. La frayeur d'une mort horrible avait tétanisé son cœur qui s'était arrêté avant que tout en lui ne se désintègre.

L'homme se redressa de tout son long tel le félin qu'il semblait être puis s'épousseta les habits. Sa tenue était impeccable. Il s'en alla calmement, mangé par la nuit, déroulant le calendrier implacable qu'il s'était fixé. Ric était mort, lui bien vivant. Les affaires l'attendaient.

L'Invisible projetait de rester cinq jours à Cassis avant de rejoindre la matrice qu'était Marseille. Pour lui, c'est de cette ville que tout devait partir. Cassis n'était qu'un relais pour ses affaires qui étaient appelées à se développer, à essaimer dans toute l'étendue de l'Hexagone.

# ***UN PRODUIT D'UNE BLANCHEUR...***

## ***STUPÉFIANTE***

La ville se mourrait. Partout, ce n'étaient que loques humaines qui squattaient les alcôves. Cela en était devenu si dramatique pour la cité phocéenne que le maire avait piqué une grosse colère. Une colère noire qui avait fait trembler tout le gratin de la police. Il y avait de quoi puisque la ville de Marseille comptait beaucoup sur ses atouts touristiques.

Le chef du Service Régional de la Police Judiciaire (SRPJ) de Marseille n'en dormait plus de la nuit, tant les cauchemars de la terre semblaient s'être donnés rendez-vous dans sa petite tête. Il suffisait qu'il daigne s'allonger sur son lit, qu'il avait toujours trouvé des plus confortables, pour que le sommeil réparateur le fuie. Il y avait de quoi en vérité. En dépit des sempiternelles rondes qui se succédaient, nul n'était encore parvenu à trouver la racine du mal qui sévissait dans la cité, à défaut de circonscrire le problème.

Marseille ne vivait presque plus. Les gens retenaient leur souffle dans l'espoir que la calamité qui frappait la ville perde de sa vigueur. La méfiance régnait en maître. Chacun était sur le qui vive, les sens en alerte, dans la hantise de l'agresseur non encore identifié, sans doute tapi dans l'ombre, auréolé d'un mystère qui effrayait. À juste titre d'ailleurs, puisque autant le jour que la nuit, l'innocent avait tout à craindre des camés de tous âges qui pullulaient depuis quelques temps dans les rues de la ville.

Ce que l'on constatait, c'est une résurgence de la criminalité due à la consommation de la drogue. Une dope nouvelle, composée d'héroïne benzoïque, avait fait son apparition sur le

marché. La HB, nom que lui avaient donné les policiers, avait la particularité d'être très virulente. Elle était blanche comme la robe d'une nouvelle mariée. Ce singulier stupéfiant induisait un phénomène d'accoutumance terrible dès la première prise, causant des ravages dans la population jeune qui l'expérimentait dans ses boums. Ceux qui en étaient les adeptes, devenus des otages paranos, étaient prêts à toutes les exactions pour se procurer cette nouvelle blanche.

Ce que l'on savait à propos du responsable des méfaits tenait en peu de choses. La police avait mis tous ses indics sur le coup. Sans résultats probants pour le moment. Il semble que les rares personnes qui avaient eu l'occasion de l'apercevoir se comptaient sur les doigts d'une main. Dans tous les cas, personne n'avait même déclaré l'avoir approché de près, ce qui ajoutait au mythe.

Bizarrement, la pègre locale semblait hors de cause. Tout l'indiquait. La nouvelle génération avait rompu depuis longtemps avec les pratiques d'antan. Marseille ne connaissait plus les tumultes de l'époque Zampa. Les grands manitous de la génération Google se faisaient discrets. Ils étaient toujours dans le lucratif avec des casinos dans les endroits bien choisis, le turf, la spéculation foncière, les boîtes de nuits, les hôtels, les trafics du port, voire les montages financiers d'où ils tiraient de substantiels revenus.

Le Panier, vivier bien connu des grandes figures du milieu, n'était plus ce centre névralgique de la cité phocéenne d'où chaque truand venait prendre les ordres. Le grand banditisme avait abandonné les travées de ce quartier où le Napolitain côtoyait le Corse, le Grec fréquentait l'Arabe, ce qui avait donné naissance à un métissage culturel extraordinaire, caractéristique de la ville de Marseille depuis les années trente, avec une sous-culture urbaine toute particulière faite d'un mélange de débrouille, de désinvolture, de panache autant que de frivolité dans la manière de vivre. Toutes choses, par ailleurs, qui faisaient de ce quartier un espace d'agitation permanente d'où partaient les coups fumants qui faisaient trembler la douce France.

Le Panier avait perdu de cet esprit, les nouveaux rois de la pègre marseillaise agissant avec plus de tact. Si de nos jours

encore le banditisme sévit partout, il reste qu'il s'exerce avec beaucoup plus de classe puisque ses leaders ont grandi dans le terreau fertile de la culture de l'excellence, en ayant d'abord fait leurs classes dans les plus grandes écoles d'ingénieur.

C'est pourquoi, malgré les statistiques en hausse, le SRPJ de Marseille était convaincu que la présence invasive de la drogue était le fait d'un étranger à la ville. Surtout que la cité était connue pour son caractère ouvert, avec une diversité de phénotypes qui témoignaient de la richesse de ses habitants, dont chacun constituait un plus pour l'autre.

Il faut dire que les choses en étaient arrivées si loin que l'autorité municipale avait solennellement fait appel au ministre de l'Intérieur, qui avait vite fait de dépêcher un spécialiste de la question. L'inspecteur Lacaze, du Service de Répression du Grand Banditisme de la Brigade Criminelle, avait été faxé, un terme qu'employaient les policiers pour parler de mise à disposition à la ville.

Une mesure d'autant plus bienvenue que les tentacules du phénomène avaient débordé des frontières marseillaises, contaminant Cassis - la ville des riches - une classe qui avait la manie d'exercer une pression insistante sur les politiciens de l'Hôtel de Ville de Marseille lorsque sa quiétude était menacée.

## ***L'INSPECTEUR À LA RESCOUSSE***

L'aéroport Marseille-Provence se rapprochait à grands pas. Le trajet avait été rapide. Les quarante minutes que j'avais passées dans l'avion avaient été bien mises à profit. La compagnie avec laquelle j'avais l'habitude de voyager était réputée pour la chaleur de son personnel de bord, ce qui évitait au passager l'inconfort, source de mauvaise humeur. Peu m'en importait cependant puisque ce qui m'avait tenu en alerte, c'étaient les fiches que mes amis de Marseille m'avaient faites parvenir par la magie du net, depuis hier matin.

L'affaire tenait en peu de choses. Un nouveau venu, qui avait depuis gagné le surnom d'Invisible, tenait la ville en haleine en décimant ses fils, n'épargnant pas non plus leurs parents qui devenaient les otages de ceux à qui ils avaient donné vie. Ces ingrats ne désiraient à présent qu'une seule chose : leur ôter la leur.

À la lumière de la documentation que j'avais pu exploiter dans les vingt-quatre heures précédant mon voyage, je m'étais déjà fait ma petite idée sur la question. J'attendais tout de même d'être sur le terrain, la réalité des faits étant la seule aune à laquelle je mesurerai la validité de mes hypothèses.

Aussitôt arrivé, je fus accueilli à la coupée de l'avion par l'Inspecteur Nadir. Un camarade de promotion de l'École de Police avec qui j'entretenais de très bonnes relations. Nadir était un des nombreux descendants d'immigrants nord-africains qui avaient préféré rester en France après la première guerre mondiale. Comme beaucoup de beurs, il habitait Noailles, le quartier cosmopolite de la ville, caractérisé par la bigarrure de ses habitants.

Ma mission étant secrète, il me fallait surtout trouver le moyen d'accéder aux renseignements les plus frais que pouvait me procurer la Police, sans pour autant être trop visible de ses services qui n'avaient pas été avisés de ma visite. L'ennemi étant paré de mystère, il était plus prudent de ne pas découvrir mon jeu trop vite.

Nadir me guidait dans les méandres de l'aéroport, ce qui m'épargna les formalités d'usage. L'infrastructure brillait de mille feux. Elle faisait l'objet d'une surveillance constante depuis que la concurrence rude que lui imposait le TGV, sur l'axe Paris-Marseille, avait fait chuter son chiffre d'affaires il y a quelques années de cela. En chemin, nous eûmes le temps de discuter de la situation. Nous en étions arrivés aux mêmes conclusions, même si je lui indiquai ma conviction profonde selon laquelle la drogue devait être introduite dans la ville par quelqu'un qui occupait une position assez privilégiée, lui permettant d'observer ce qui se passait afin de pouvoir agir en temps réel.

C'est en sortant de la voiture juste au marché de Noailles que nous fumes témoins d'un attroupement qui nous obligea à nous signaler à la populace. Il y avait plus de peur que de mal, expliqua Nadir qui s'était fait une idée plus exacte de la situation.

— Lucien, mon ami, dit-il, apostrophant un homme à la tignasse rousse qui faisait l'objet de toute l'attention de la foule. Comment vas-tu ? Celui-ci avait un bandage qui lui enserrait la partie supérieure du bras.

— Je me porte de mieux en mieux, Inspecteur, sans quoi tu ne me verrais pas ici en train de remplir ma sèbile avec les généreuses contributions de ce flot d'infortunés, défilant depuis l'aube devant moi, que je m'efforce de dépouiller de leur bien.

— Il n'y a pas à dire, je te retrouve bien en forme avec cette gouaille inégalée qui est la tienne, rétorqua l'inspecteur Nadir qui lui tournait le dos, accompagné par les rires de la foule qui s'amusait des réparties savoureuses de l'Aveugle.

Nadir me relata, non sans sourire à nouveau, les saillies de Lucien. L'Aveugle était arrivé dans la ville il y a juste un an en provenance de Paris. Il faisait partie du décor marseillais, étant

apprécié de la majorité des habitants. Cela était si vrai que certains retraités, abandonnés de leurs ingrats rejetons, retenus au fil de la vie par l'amour des oiseaux qu'ils nourrissaient de leur pension, venaient parfois le rejoindre dans l'espoir de bénéficier un peu de cette chaleur humaine qui leur manquait. Lucien était une sorte de régulateur social qui administrait sa thérapie à sa manière, avec son humour ; d'où son adoption par tous ceux qui l'aidaient de bon cœur, en lui procurant largement de quoi s'occuper de sa petite famille.

C'est ce qui explique le redoublement de sollicitude dont il faisait l'objet, ces derniers temps, après l'attentat auquel il venait miraculeusement d'échapper. Il y a une quinzaine de jours, l'Aveugle fut la victime innocente d'un jeune repris de justice qui s'était shooté à mort. Sous l'emprise de la blanche, celui-ci lui avait planté deux coups de couteau au bras. Lucien n'avait pu en réchapper qu'en s'agrippant au cou fragile de la petite frappe qui en avait perdu la vie.

Lucien lui-même disait se plaire à Marseille, répétant à l'envi que le Sud, avec la chaleur de ses habitants, convenait parfaitement à sa nature. Très taquin, il aimait raconter que ce n'est que sous ces latitudes où l'émotivité est reine qu'il pouvait disposer de sa dépense quotidienne sans se fatiguer outre mesure, en jouant sur les sentiments des gens. Son itinéraire était semblable à celui d'un fonctionnaire avec un trajet Rond-point du Prado-Joliette, qu'il parcourait invariablement de huit à dix-neuf heures. On ne l'avait jamais vu dehors au-delà de cette heure.

Reprenant notre parcours, nous arrivâmes vite à la demeure de mon ami. L'Inspecteur Nadir avait une belle maison. Elle était arrangée avec soin d'une main qu'on sentait amoureuse de tout ce qui touchait à l'art. Aussitôt après avoir franchi la porte capitonnée qui ne laissait rien passer du tumulte de l'extérieur, on rejoignit un patio oblongue, parsemé de moelleux sofas posés sur un tapis persan original qui recouvrait le sol, dans un style mauresque des plus agréables. Le patio tenait lieu de salon, comme j'eus à m'en rendre compte plus tard. Trois chambres étaient disposées tout autour de cet espace convivial.

Je proposai à mon ami de partir immédiatement à Cassis, ce lieu de villégiature souillé par un crime abject qui m'obligeait à prêter main forte au SRPJ de Marseille. Il faut croire qu'il n'attendait que cela puisqu'il opina sans plus de cérémonies.



## ***UNE VEUVE FIDÈLE À SA CANAILLE***

Située à une vingtaine de kilomètres de Marseille, Cassis est une ville côtière, d'environ huit mille habitants, abritant de nombreux estaminets aux allures plaisantes. J'aimais bien cette ville même si, intérieurement, je me désolai de devoir n'y retourner qu'à la faveur de cette enquête. Le chemin, bien que plaisant, surtout pour celui qui voulait visiter le Cap Canaille, lieu dont j'étais un des plus fervents admirateurs, n'en était pas moins intéressant. On y trouvait des hauteurs abruptes, surmontant des abysses qui donnaient sur une mer agitée bordée de rocs enserrant quelques rares criques, où ne se hasardaient guère les beaux voiliers amarrés qu'on pouvait contempler de tout son soul sur la jetée de la ville.

Endroit aussi mystérieux que merveilleux, le Cap Canaille gardait encore de cette dangerosité, réputation qu'il tenait des nombreux assassinats qui y avaient été perpétrés par la pègre durant les années de braise où il ne faisait pas bon fréquenter la cité phocéenne. Aujourd'hui, le seul danger qui subsistait c'était la route qui restait barrée lorsque le mistral soufflait puisque ce vent du Sud a la particularité de gagner en force au sommet.

La beauté de Cassis, que l'on pouvait apprécier du haut du Cap, avait donné naissance à un proverbe chez les provençaux qui restaient très fiers de leur localité. « Qui a vu Paris sans Cassis n'a rien vu », énonçaient-ils sentencieusement.

En cours de route, je décidai, sur le conseil de Nadir, d'aller retrouver la compagne du défunt Ricardo Torres. Le truant, perpétuellement pisté par la Brigade des Stup' sans jamais avoir fait l'objet d'une interpellation tant il savait garder ses mains

propnettes, avait fini la tête fracassée contre un mur par un adversaire impitoyable.

Nous retrouvâmes la jeune veuve, très digne dans le deuil qui lui allait à merveille, si on pouvait parler ainsi. Elle ne nous laissa pas le temps de l'interpeller, nous apostrophant dès qu'elle ouvrit la porte de la maison à laquelle nous frappions aussi discrètement qu'un rôdeur en quête de rapines.

— Entrez, messieurs je vous en prie. Je vous attendais.

— Ah bon ! s'exclama l'inspecteur Nadir. À qui croyez-vous avoir affaire ?

— À la Police, évidemment. Ça sent fort, le poulet, non ? rajouta-t-elle en jetant un sourire qui atténuait la portée de ses propos qui pouvaient sonner durement dans la bouche d'un autre. En fait, j'escomptais votre visite, avoua-t-elle. J'ai retrouvé une chose que je pense appartenir à l'assassin de mon Riccardo. Trois fins cheveux blonds, accrochés à l'embout en fer du pantalon Jean qu'il portait. Ses habits m'ont été restitués par vos services après le passage du médecin-légiste. Je suis sûr qu'il les a fourrés dans sa poche pour nous laisser le seul indice qu'il avait à portée de main. Vous savez, mon mari était tout sauf bête. Il était connu pour son aptitude à prendre les décisions les plus avisées dans un temps très court.

— Pourquoi croyez-vous qu'ils proviennent de cet homme ? insistai-je sans me focaliser sur ses arguments qui pouvaient être valables. Ce que vous dites n'est que pure supposition. Ne pourraient-ils pas provenir d'une autre source, moins... évidente, celle-là ? Si je peux m'exprimer ainsi sans vous heurter, fis-je remarquer.

— Vous devez être un étranger, remarqua-t-elle calmement. Ici, personne n'aurait songé à mettre en doute la fidélité de mon défunt mari. Pas par crainte. Parce c'est une réalité, en dépit de toutes les convoitises qu'il attirait. Riccardo était un homme d'affaires avisé qui donnait au monde ce dont il avait besoin sans chercher, outre mesure, à profiter de sa situation. Vos collègues en savent quelque chose. Ce que je puis vous dire, c'est que mon mari avait été contacté par Dédé. Quelqu'un voulait qu'il lui cède

une partie de ses affaires. Voilà ce qu'il m'avait révélé, il y a une dizaine de jours.

— Dédé ? Reprendre ses affaires ? répétais-je. Pourtant Ric n'était pas un enfant de cœur !

— En tout cas, il était sur le qui-vive ces derniers temps. Il s'attendait à être contacté par le soi-disant repreneur. Un homme résolu qui ne le lâcherait pas facilement, m'a-t-il dit un jour. Il hésitait à transiger. Dédé, comme vous le savez sans doute déjà, s'occupe du même business que mon mari, à Marseille.

— N'avait-il pas des nouvelles fréquentations ? Gardait-il toujours une humeur égale ? Ses affaires étaient-elles au beau fixe ?

— Je suis très observatrice. S'il y avait eu autre chose je l'aurais su, d'autant plus qu'il ne me cachait pas grand chose. À coup sûr ! Je vous en prie, reedit-elle, ne négligez pas ces cheveux, je suis sûre qu'ils vous mèneront à l'assassin. Mon défunt mari, dont je connaissais très bien la manière de penser, ne faisait jamais rien au hasard.

Nous primes congé de la veuve en lui promettant de faire de notre mieux pour le repos de l'âme du défunt. Notre prochaine visite était pour Dédé, le messager qui avait servi de relais avec Ric puis le tueur.

--- FIN DE L'EXTRAIT ---